

## *Les femmes internées à la prison de Montluc pendant la Seconde Guerre Mondiale*

Lynda Adouane, lettres modernes, L3  
Astrid Ardilly, Histoire L2  
Marie Bergeron, Histoire, L2  
Jade Boulanger, lettres modernes, L3  
Camille Charpentier, Histoire, L2  
Shaïnèze Ghesli, lettres modernes, L2

En France, le premier cours sur la place des femmes dans l'Histoire donné par Michelle Perrot à l'Université Paris 7 en 1973 s'intitule « Les femmes ont-elles une histoire ? »<sup>1</sup>. Dix ans plus tard, en 1984, une table ronde, intitulée « Une histoire des femmes est-elle possible ? », s'interroge sur comment écrire l'Histoire des femmes. En effet, les femmes ont longtemps été absentes des recherches et des enquêtes, ce qui en complique l'écriture<sup>2</sup>. Concernant le rôle des femmes dans la Résistance féminine, cette écriture est tout aussi compliquée. En Italie, les recherches collectives sur les femmes pendant la Seconde Guerre Mondiale sont nombreuses, notamment autour d'Anna Bravo qui vient de l'Institut d'Histoire de la Résistance du Piémont<sup>3</sup>. L'historiographie française, au contraire, est encore pauvre, malgré la tenue, en 1975, du colloque « Les femmes dans la Résistance ». Avant ce colloque, les femmes ne constituaient que 2 à 3 % des noms cités dans les ouvrages<sup>4</sup>. L'historiographie française concernant les femmes résistantes est alors peu développée, mais cela correspond à l'arrivée assez tardive des études sur le genre en France.

Pourtant, les femmes eurent un rôle essentiel pendant la Seconde Guerre mondiale, comme le Colonel Henri Rol Tanguy l'a affirmé à la Libération : « Dites bien que sans elles la moitié de notre travail aurait été impossible<sup>5</sup> ». Sylvie Chaperon a néanmoins bien montré comment les femmes ont été ignorées à la Libération et comment il est si facile d'aborder la résistance des femmes « en bloc », dans « une indétermination collective qui se fait au détriment de leur

---

<sup>1</sup> Louise Bruit et Gabrielle Houbre, « L'histoire des femmes à Paris 7 – Denis Diderot », *Les cahiers du CEDREF*, 10, 2001, p. 153-154, mis en ligne le 25 septembre 2009, consulté le 19 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cedref/271>

<sup>2</sup> Françoise Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, Ens Éditions, 2007.

<sup>3</sup> Françoise Thébaud, « Résistances et Libérations », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n°1, p. 11-19

<sup>4</sup> Rita Thalmann, « L'oubli des femmes dans l'historiographie de la Résistance », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n°1, p. 21-35

<sup>5</sup> *Ibid.*

reconnaissance comme actrices historiques<sup>6</sup> ». Ainsi, de nombreuses femmes sont passées par la prison Montluc, située dans le 3<sup>e</sup> arrondissement de Lyon, mais leurs fichiers sont moins étudiés et moins fournis que ceux des hommes. La prison Montluc, qualifiée « d'antichambre de l'inconnu », est une prison de passage où ont été incarcérées 7731 personnes.

De la même manière que Michelle Perrot l'envisageait, et parce que les femmes étaient peu présentes au sein de l'histoire de la Résistance, il s'agit ici de les réintégrer dans l'histoire de la Résistance et de la déportation à travers les parcours de Denise Jacob et Daisy Martin, toutes les deux emprisonnées pendant la Seconde Guerre Mondiale à la prison Montluc. Il convient d'établir un tableau, loin d'être exhaustif cependant, au vu des centaines de situations différentes, de ce qu'ont pu être la place et le rôle des femmes dans la Résistance et leur emprisonnement. On peut s'interroger sur les processus qui ont procédé à l'invisibilisation des résistantes.

## ***Les femmes résistantes***

### **Portrait général des femmes en Résistance**

Tout d'abord, l'étude des femmes au sein de la Résistance permet d'illustrer leur contribution non négligeable à l'effort de guerre. Malgré les nombreux stéréotypes vichystes leur attribuant une place davantage familiale et domestique<sup>7</sup>, elles sont nombreuses à avoir rejoint les rangs de lutte contre l'occupation allemande. Mais qui sont-elles ? Pourrait-on véritablement dresser un portrait type d'une femme résistante pendant la guerre ? Il convient d'affirmer, qu'en réalité, ces femmes étaient issues d'horizons différents, malgré des similitudes observables. Leurs mœurs et l'éducation qu'elles ont reçue ont façonné en elles cette volonté de résistance, et les ont plus tard poussées à y prendre part directement.

Marguerite Marie-Louise Martin, dite Daisy Georges Martin, est le premier cas à prendre en compte : elle est née en 1898 à Lyon, dans une grande famille de six enfants. Elle est décrite dans les sources comme étant très croyante et très soucieuse des autres, dotée aussi d'un fort caractère, faisant parfois des caprices. Elle apprécie la lecture et la méditation, issues de l'éducation assez artistique et bourgeoise qu'elle a reçue. Daisy Martin fait ses études à Lyon, et c'est une élève brillante : elle obtient d'ailleurs son baccalauréat en 1918.

---

<sup>6</sup> Sylvie Chaperon, « Les récompenses des résistantes », dans Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *1939-1945 : Combats de femmes*, Paris, Autrement, 2001, p. 169-185.

<sup>7</sup> Marie-France Brive, « Les Résistantes et la Résistance », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n°1, p. 57-66.

Elle a très tôt en elle ce désir d'être utile dans le social : elle forme culturellement par le biais d'enseignements les jeunes ouvrières du commerce mais aussi les membres des syndicats



©Bruno Permezel

chrétiens de Lyon. Après ses études, elle monte à Paris et rejoint en 1930 l'Union féminine civique et sociale (UFCS), association fondée en 1925 par Andrée Butillard, personnage phare du catholicisme social. L'objectif de l'UFCS est alors d'aider au règlement des grandes questions sociales de l'époque : en quelque sorte, promouvoir l'émancipation sociale de la femme, entreprise par des chrétiennes.

En prenant appui sur un second portrait de résistance féminine, le cas de Denise Jacob est intéressant. Elle naît le 21 juin 1924 à Paris, et y meurt le 4 mars 2013 des suites d'une maladie.

Elle est la deuxième fille d'André Jacob, architecte, et d'Yvonne Steinmetz. Le couple a trois autres enfants : Madeleine (surnommée Milou), Jean et Simone (qui deviendra plus tard Simone Veil). Installée à Nice, la famille Jacob mène par bien des aspects le style de vie classique de la bourgeoisie cultivée de l'entre-deux-guerres. André Jacob est un fervent patriote, décoré de la Croix de guerre. Il met un point d'honneur à inculquer à ses enfants les valeurs de la République et les a tous inscrits chez les

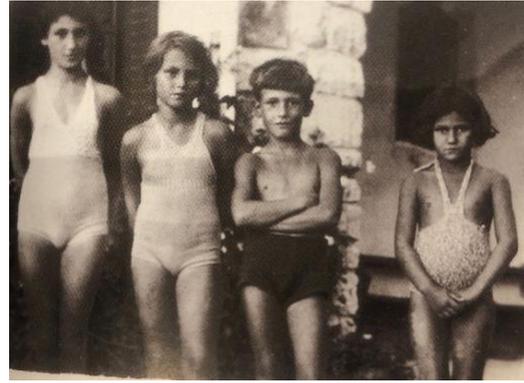


©Antoine de Meaux

Éclaireurs laïques, un mouvement scout. Yvonne Jacob, leur mère, leur transmet la tolérance. Pendant ce temps à Nice, des actes anti-juifs sont signalés. Malgré cela, André Jacob est rassuré par son statut d'ancien combattant. Denise ressemble à son père, dont elle hérite le civisme et le patriotisme. Encore lycéenne, elle décide d'agir : elle distribue des tracts, dessine des V sur les murs, se référant à un signe symbolisant la volonté de victoire des forces alliées. Sur les tableaux de son lycée, elle recopie les bonnes nouvelles transmises par la BBC. Et puis face au flot de réfugiés juifs, Denise Jacob s'engage au siège du Comité d'aide aux réfugiés, où elle aide des enfants juifs à se mettre à l'abri.



©Simone Veil : André et Yvonne Jacob



©Simone Veil : de gauche à droite : Milou, Denise, Jean et Simone

Dans *1939-1945 : Combat de femmes*, Christine Bard évoque le féminisme de l'époque. Malgré le glissement du terme observable aujourd'hui, elle rattache dans le contexte de guerre la notion de féminisme et celle de civisme, qui reposent sur un triple attachement à la patrie, à la République et à la démocratie. Cela entraînerait prématurément chez ces jeunes femmes un esprit de résistance. Plus tard, l'entrée en Résistance constituera une suite logique de leur engagement. Dans le cas de Daisy Martin, ces valeurs inculquées lors de ses années de travail à l'UFCS ont ancré en elle ces notions féministes et civiques, reliées toutes deux à son futur engagement. Pour le cas de Denise Jacob, le patriotisme entretenu à la fois par ses deux parents a très tôt fait partie de son quotidien, et s'est transformé en une fervente volonté de « devoir de résistance ».

### **Une difficile entrée en Résistance**

Lyon est alors le lieu commun des résistances de Daisy Martin et Denise Jacob. À l'origine, Lyon était destinée à rester une ville de l'arrière, épargnée par les combats, comme pendant la Première Guerre mondiale. Cependant, l'avancée rapide des troupes allemandes contraint à la déclarer « ville ouverte » le 18 juin 1940. Lyon exerce un pouvoir d'attraction : c'est une grande métropole avec un rayonnement important et une situation géographique idéale. Les bureaux des titres de presse nationale s'y sont repliés, comme *Le Figaro* ou *L'Action française*. La topographie de la ville était également idéale, en raison de ses nombreuses ruelles et traboules. Le réseau de transports, comme les tramways, facilitait la circulation en ville, sans oublier les trains qui permettaient de circuler dans la zone Sud. La proximité avec la Suisse permettait aussi de s'échapper plus facilement en cas de problème. C'est pour cela que Lyon est devenue

un lieu crucial dans la Résistance : le 14 septembre 1944, le général de Gaulle déclare Lyon comme la « Capitale de la résistance française ». En effet, la ville abritait les noyaux qui ont permis la création des trois grands mouvements de Résistance, hors communistes, de la zone Sud : *Combat*, *Libération* et *Franc-tireur*. À la fin de l'année 1940, les mouvements de Résistance dans les zones non occupées se forment à travers la diffusion d'informations par la presse clandestine, essentielle dans un pays soumis à la censure. Par ailleurs, Charles de Gaulle préside en Angleterre le Comité National de la Résistance Française et met en place les Forces Françaises Libres. Il confie à Jean Moulin, en décembre 1941, la mission d'unifier les forces de la Résistance intérieure depuis Lyon. C'est ainsi que les trois grands mouvements de la zone sud se sont regroupés. À la fin de l'année 1942, l'Armée Secrète et le Comité de Coordination des mouvements de la zone Sud sont créés, création qui deviendra ensuite le Mouvement Uni de la Résistance le 26 janvier 1943. L'objectif de Jean Moulin est alors de renforcer l'action de la Résistance en augmentant les moyens humains, matériels et financiers. Au printemps 1943, cela donne naissance au Conseil National de la Résistance.

Il est cependant curieux d'observer que malgré cette volonté d'augmenter les moyens, les femmes restent mises à l'écart. Effectivement, sur les deux cent quatre-vingt mille cartes de Résistance distribuées, on estime que moins de 10% ont été attribuées aux femmes<sup>8</sup>. Entrer en Résistance était plus difficile pour elles, car elles n'étaient pas toujours acceptées. En effet, l'historien américaine Robert Paxton énonce que « Vichy aime mieux les femmes, enceintes de préférence, en chaussons dans leur cuisine<sup>9</sup> », ce qui souligne l'idéologie vichyste et ses valeurs conservatrices. « Travail, Famille, Patrie » était la devise du régime de Pétain. Pour Vichy, les femmes n'ont de la valeur que pour leur rôle de mère et d'épouse. Cette image traditionnelle de la femme ne lui permettait pas d'être prise au sérieux pour les actions de Résistance. Les femmes occupaient un rôle marginal dans la société, ce qui explique en partie leur difficile entrée dans le combat pour la Libération. En effet, leur statut juridique, politique et social en faisait des marginales, « sous tutelle » de la vie publique. Il était également difficile pour elles d'accéder aux informations et aux contacts nécessaires pour être mises en relation avec les différents mouvements de Résistance. Néanmoins, l'image traditionnelle de la femme sage et docile qui était véhiculée pouvait être utilisée à leur avantage, puisqu'elles étaient alors moins soupçonnées d'actions de Résistance.

---

<sup>8</sup> « Un mur gravé de mémoire(s) : le massacre du 20 août 1944 à Saint-Genis-Laval », documentaire réalisé par Anja Unger, France, 2022, projection-conférence, 63 min.

<sup>9</sup> Robert O. Paxton, *La France de Vichy 1940-1944*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.



©Bruno Permezel : Daisy Martin est au 2<sup>e</sup> rang, la 3<sup>e</sup> femme en partant de la droite

## Résister à Lyon

Toutefois, cela ne veut pas dire qu'elles n'ont pas participé de façon active et cruciale à la Résistance. L'entrée dans la Résistance pour les femmes n'était pas aisée, mais comme le montrent les parcours respectifs de Daisy Martin et Denise Jacob, elle était possible. Elle est notamment permise, dans le cas de ces deux femmes, grâce à leur engagement civique et patriotique - chez les Éclaireuses pour Denise Jacob et dans l'UFCS pour Daisy Martin.

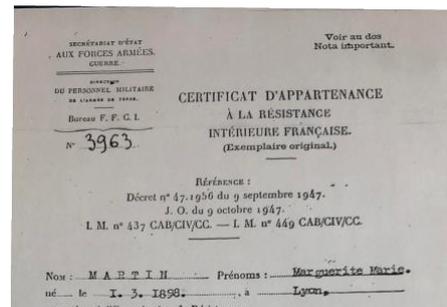
Au moment de l'entrée des Allemands dans Nice, Denise Jacob campe dans l'arrière-pays. Son père lui écrit ceci : « On commence à arrêter ici, tu risques de l'être si tu reviens ici. Essaie de trouver un endroit où te cacher, de trouver du travail<sup>10</sup> ». Denise entre alors dans la clandestinité. Elle veut faire quelque chose, elle veut se battre contre les nazis : elle cherche donc à entrer dans la Résistance. Elle racontera à Ania Francos ce qui a motivé ce choix : « je désirais faire quelque chose. Mais quoi ? La Résistance, c'était avant tout une question d'imagination. Et moi, je n'en avais aucune. J'étais une petite éclaireuse habituée à suivre les directives, avec un idéal, la promesse de son groupe : servir la famille et la patrie. C'est tout<sup>11</sup> ». C'est une cheftaine des Éclaireuses, Kiki Mathieu, et son fiancé qui lui permettent de faire son premier pas dans la Résistance. Ayant fait bonne impression, Denise est recrutée. Le fiancé de Kiki Mathieu est membre du mouvement de résistance *Franc-Tireur*. Il donne rendez-vous à Denise à Lyon, place des Jacobins. Elle y retrouve un prénommé Doudou qui la met en contact avec Annette, en qui elle reconnaît la cheftaine de son frère Jean. Elle devient alors « agent de liaison » pour le mouvement *Franc-Tireur*, dans la 3<sup>e</sup> composante des M.U.R. – à cette époque, Denise Jacob ne connaissait pas les différents mouvements de Résistance. Son totem chez les Éclaireuses

<sup>10</sup> Dominique Missika, *Les Inséparables*, Paris, Éditions du Seuil, 2018.

<sup>11</sup> Ania Francos, *Il était des femmes dans la Résistance*, Paris, Stock, 1978.

était Miarka, en référence au personnage de Jean Richepin, une bohémienne aux pieds nus tenant un ours en laisse ; c'est donc tout naturellement qu'elle choisit ce nom de code. Pour parler de son entrée dans la Résistance, Denise a déclaré ceci : « Les éclaireuses ainsi ont véritablement encadré ma vie de Résistante<sup>12</sup> ».

Quant à Daisy, quand l'armistice de mai 1940 est signé, elle est toujours à l'UFCS où elle continue d'exercer ses fonctions. La défaite française suscite peu de réactions et de résistance de la part des Français. Cependant, la jeune femme manifeste très tôt des actes de Résistance : elle part à Roanne, où elle s'occupe notamment du service des réfugiés et du centre d'accueil des évacués. Elle cherche à réunir des personnes désireuses de réagir à la défaite. Elle déclarera ainsi à une amie : « Il ne faut plus vous désespérer, on peut lutter, on s'organise – qui, je ne puis vous dire-, mais vous pouvez avoir confiance<sup>13</sup> ». Elle entre en contact avec le dirigeant de la Confédération Française des travailleurs chrétiens, Marcel Poimboeuf. C'est lui qui va la mettre en relation avec des organisations qui aident les personnes menacées, à vivre, à se cacher ou à fuir. C'est réellement en 1942 qu'elle commence à consacrer beaucoup de son temps à la Résistance : elle intègre le mouvement *Combat* et commence à travailler avec Georges Bidault. Elle va entrer dans cette action clandestine sous le pseudonyme de « Marthe ».



Archives départementales du Rhône, 301 J  
2345

## *De la Résistance à la déportation*

### **Les actions des femmes en Résistance**

Sous l'occupation, les femmes, même si on en parle peu, ont mené de nombreuses actions, chacune à leur façon et à différentes échelles<sup>14</sup>. Certaines font partie de maquis, de réseaux clandestins ; d'autres, faisant des actions au quotidien, ne font partie d'aucun groupe. Pour ces femmes qui ne s'engagent pas dans la Résistance armée, une contestation plus douce s'opère. Elles écoutent alors la radio anglaise, ce qui est défendu par le régime d'occupation. Certaines cachent des renseignements à la Gestapo, lorsque celle-ci procède à des arrestations. Elles

<sup>12</sup> Dominique Missika, *op.cit.*

<sup>13</sup> « Daisy Georges-Martin (1898-1944). L'engagée », Exposition itinérante, Conception ville d'Irigny, 2019.

<sup>14</sup> Margaret Collins Weitz, *Les combattantes de l'ombre. Histoire des femmes dans la résistance 1940-1945*, Paris, Albin Michel, 1997.

donnent aussi des vêtements aux fugitifs, de la nourriture, un abri pour la nuit. D'autres cachent des prisonniers évadés, des personnes recherchées, des Juifs ; parfois ces femmes font même passer des enfants juifs pour leurs propres enfants<sup>15</sup>. Cette Résistance est dite « Résistance du cœur » plutôt que simple « compassion », comme le dit Pierre Laborie. Il y a alors une notion de « Résistance à domicile », c'est-à-dire une forme de résistance plus passive, une résistance non armée qui, à cette époque, n'est pas considérée comme étant une « vraie » Résistance ; cela est le résultat d'une grande difficulté des femmes à y entrer<sup>16</sup>. Ces actions sont nécessaires à la Résistance, même si les femmes qui les ont menées ne se considèrent pas, à proprement parler, comme des résistantes. Elles ont toutefois contribué à la contestation de l'Occupation, ont sauvé des vies et soutenu des maquis<sup>17</sup>. Ces actions du quotidien poussent certaines à s'engager dans la Résistance armée : elles sont alors agents de liaison, infirmières, secrétaires, traductrices ou encore espionnes. L'image douce et docile que le régime de Vichy se fait des femmes le dessert, puisqu'elles sont alors moins soupçonnées ; elles se servent, par exemple, des landaus pour distribuer des armes, des tracts, etc. Les femmes, en plus de leurs quotidiens, gèrent l'aspect matériel de la Résistance. Malgré leur entrée dans ce mouvement, les tâches qui leur sont attribuées sont en lien avec leur quotidien de femme. Elles sont appelées à tricoter des pulls pour les résistants ce qui, en théorie, peut être perçu comme une action résistante, mais qui les renvoie en réalité à des activités dites « féminines » à l'époque, et les excluent de la Résistance active.

En s'appuyant sur les portraits de Denise Jacob et Daisy Martin, on peut voir que leurs actions en Résistance, bien qu'étant différentes, relèvent d'un même but, qui est de ne pas se soumettre, à travers la défense de ce qui leur semble juste : les libertés de chacun. Daisy George-Martin ne tarde pas à s'engager dans la Résistance. En 1942, elle rejoint le parti du mouvement *Combat*, un des huit plus grands réseaux de Résistance qui s'occupe des renseignements et des journaux clandestins. En 1943, alors que Daisy souhaite donner encore plus d'importance à la Résistance, c'est au printemps de cette même année qu'elle rencontre André Plaisantin et Henri Jaboulay, chefs du maquis régional. Daisy, au premier abord, paraît timide et chétive ; il ne semble pas qu'elle soit faite pour résister, d'après les témoignages de Henri Jaboulay et d'Alban Vistel<sup>18</sup>. Néanmoins, Henri Jaboulay est conquis et elle devient vite indispensable à

---

<sup>15</sup> Dominique Veillon, « Les femmes dans la guerre : anonymes et résistantes », dans Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *op. cit.*, p. 64-81.

<sup>16</sup> Delphine Barlerin, *Les femmes dans la Résistance à Lyon, 1940-1944*, mémoire de DEA sous la direction de Laurent Douzou, Université Lumière-Lyon 2, 1998.

<sup>17</sup> Margaret Collins Weitz, *op. cit.*

<sup>18</sup> « Daisy Georges-Martin (1898-1944). L'engagée », *op. cit.*

l'organisation. Elle est alors secrétaire de l'état-major de l'armée secrète unifiée et toutes les informations passent par elle : les rendez-vous, les réponses, les courriers, etc. Elle cache aussi des hommes convoqués au STO et les aide à rejoindre les maquis. Une fois secrétaire, Daisy consacre tout son temps à la Résistance afin de faire le plus de choses possibles<sup>19</sup>: elle remplace certains chefs de maquis lors de réunions, rencontre même certains agents de liaison pour leur donner des informations. De plus, Daisy sait rester naturelle, même lors de contrôle, ce qui lui sert plusieurs fois.

Denise Jacob, quant à elle, intègre la Résistance dès qu'elle le peut. Résister pour elle était une évidence, un devoir ; lors de son témoignage pour le CHRD, elle dira : « Si c'était à refaire, je le fera<sup>20</sup> ». Elle débute à Lyon comme agent de liaison. Son travail consiste à transmettre des informations aux différentes entités de Résistance, elle explique qu'elle a dû faire un gros travail sur sa mémoire, ne pouvant rien noter, retenant parfois jusqu'à dix-huit rendez-vous par jour et de nombreux messages. À cela s'ajoute le plan de la ville qu'elle devait apprendre par cœur. Pour s'exercer, elle apprenait de nombreux vers et c'est d'ailleurs ce qui l'a aidé durant sa déportation. Elle devait faire preuve d'une grande discrétion pour ne pas se faire repérer, les rendez-vous devaient être rapides et dans un lieu non clos, par exemple, il fallait éviter les cinémas. Elle a dû vite apprendre à monter dans un tramway en marche pour s'échapper si besoin. À Lyon, dans cette grande ville inconnue, elle se sentait seule, elle parle d'une « ascèse de solitude<sup>21</sup> », et vivait dans des conditions difficiles : elle avait froid la nuit, ne mangeait pas à sa faim, et avec le salaire qu'elle avait, elle ne pouvait pas s'acheter de vêtements supplémentaires pour ne pas être reconnue. Elle devient ensuite agent de liaison en direction de la Haute-Savoie à Annecy. Sa dernière mission fut d'acheminer le matériel de guerre parachuté sur le plateau des Glières. Elle fait environ 240 kilomètres à vélo et arrive à récupérer les émetteurs mais, sur le chemin du retour, elle ne parvient pas à franchir le barrage Allemand.

### **Arrestations et passages à Montluc**

Malgré l'image des femmes et leurs difficultés à intégrer la Résistance, ces dernières sont aussi arrêtées et torturées. En effet, la prison Montluc est réquisitionnée par les Allemands en 1942, dès leur arrivée à Lyon. Entre le 11 novembre 1942 et le 24 août 1944, date de la libération de Montluc, on recense 7731 Français, étrangers juifs, résistants, persécutés raciaux ou otages qui

---

<sup>19</sup>Archives départementales du Rhône, 301 J 2345 : témoignage de madame Destruelle.

<sup>20</sup> Archives du CHRD, témoignage Denise Vernay.

<sup>21</sup> Antoine de Meaux, *Miarka*, Paris, Phebus, 2020.

subissent les horreurs de cette « antichambre de l'inconnu », terme employé par Bruno Permezel. Les prisonniers sont entassés par neuf dans des cellules de 4 m<sup>2</sup> ; les hommes juifs sont enfermés dans ce qui était appelé la « baraque aux juifs » située dans la cour.



La baraque aux Juifs : © Arch. Dép. Rhône 4544 W 17



©Site internet du Mémorial Montluc

La vie dans la prison est inhumaine, c'est d'ailleurs l'une des pires prisons françaises sous l'Occupation nazie : des insectes tombent des murs, la proximité favorise les maladies, l'hygiène et l'intimité sont inexistantes<sup>22</sup>. Presque tout le monde est infesté par les poux ou les punaises<sup>23</sup>. Mal nourris, les détenus sont en plus torturés régulièrement. Il n'y a pas de distinction de sexe dans le traitement des prisonniers, chacun souffre de cette vie de misère. Néanmoins, les femmes occupent l'étage inférieur de la prison et les hommes, l'étage supérieur. Les femmes parlent entre elles, s'échangent des souvenirs, des recettes de cuisine, mais n'en disent pas trop sur leur vie privée par peur d'être espionnées depuis l'intérieur. Denise Jacob et Daisy Martin ont séjourné dans cette prison, chacune à une date et pour une durée différentes. Denise passe 10 jours à Montluc, où elle est rapidement amenée à la Gestapo pour y être torturée. Elle subit le supplice de la baignoire. Durant cet interrogatoire, elle ne parle pas, mais songe pour la première fois à mourir. Elle explique qu'elle aurait pu donner sa vie pour la Résistance. Daisy est arrêtée le 6 mars 1944 au 36 avenue Foch, sur dénonciation. À son bureau, toutes les preuves de ses activités sont présentes. Comme beaucoup, avant d'être envoyée à la prison de Montluc, elle est interrogée, torturée au siège de la Gestapo avenue Berthelot. Là-bas, elle subit, tout comme Denise Jacob, le supplice de la baignoire ; elle a aussi les bras cassés. Elle tient cependant tête à la Gestapo, ne révélant rien sur ses activités ou ses camarades. La seule chose qu'elle dira, c'est connaître d'autres membres de la Résistance, rien de plus : au

<sup>22</sup> Yoann Coste, *Les interactions sociales au sein de la prison militaire de Montluc, 1939-1944*, mémoire de Master sous la direction d'Isabelle von Buelzingsloewen,, Université Lumière-Lyon 2, 2013.

<sup>23</sup> Béatrice Toulouse-Lautrec, *J'ai eu 20 ans à Ravensbrück*, Paris, Éditions Perrin, 1999.

même titre que Denise Jacob, elle se dit prête à mourir pour la France. Elle est ensuite incarcérée à la prison Montluc. Elle y reste six mois et a occupé la cellule 5, puis la 27. Durant son internement, elle fut torturée à nouveau, mais là encore elle ne dit rien ; ce qui lui vaut le surnom : « madame je ne sais rien<sup>24</sup> », par la Gestapo. Les conditions de détention sont inhumaines, cependant, Daisy Martin garde le moral. D'après le témoignage d'une camarade de cellule prénommée Dolly, Daisy Martin organise des jeux de mémoires, des activités manuelles et physiques, pour occuper ses camarades. Racontant leurs souvenirs, elle organise même des emplois du temps pour rythmer la vie de ses codétenues et la sienne. Elle établit des règles et essaie de préserver l'intimité de ses camarades en installant, par exemple, une couverture pour aller sur le seau<sup>25</sup>. C'est d'ailleurs elle qui vidait le seau de sa cellule alors qu'un roulement avait lieu dans les autres. Toutes ses camarades s'accordent pour dire que Daisy mettait tout en œuvre pour soulager leur quotidien et les aider. Durant sa détention, qui prit fin le 20 août 1944, elle a tout fait pour garder un semblant de vie et de joie.

### **Mort ou déportation : les deux manières de sortir de Montluc**

Une fois à Montluc les détenus n'ont que deux moyens d'en sortir : la mort ou la déportation. Parmi les 7731 prisonniers recensés, 622 sont fusillés, 2565 déportés, dont seulement 840 reviennent, 2104 sont libérés, et 2440 ont un sort inconnu. Montluc est une prison de passage, les prisonniers ne sont pas là pour purger une peine, mais pour y séjourner avant la mort ou la déportation. En effet, au cours de l'été 1944, les Allemands vident la prison, soit par des exécutions collectives, soit par des déportations.

C'est le cas de Daisy Martin, victime du massacre de Saint-Genis-Laval le 20 août 1944. Cent vingt autres détenus et elle sont appelés par l'expression « sans bagage », ce qui ne laisse aucun doute : ils ne reviendront pas<sup>26</sup>. Ils sont alors conduits dans une camionnette au Fort de Côte-Lorette, pour y être fusillés puis ensuite brûlés. La fusillade dura trois quarts d'heure. Ce lieu est excentré, ce qui explique le choix des Allemands qui connaissaient alors bien la région. Encore aujourd'hui, les motivations d'un tel massacre restent floues. Les historiens soulignent que les Alliés étaient proches, qu'il s'agissait d'une période de dérive pour les Allemands, où peu d'ordres étaient alors donnés.

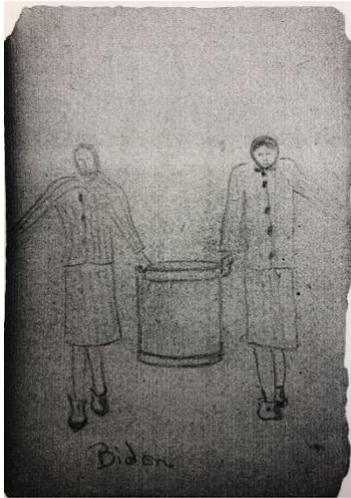
---

<sup>24</sup> « Daisy Georges-Martin (1898-1944). L'engagée », *op. cit.*

<sup>25</sup> Archives départementales du Rhône, 301 J 2345 : témoignage de Dolly.

<sup>26</sup> Yoann Coste, *op. cit.*

La seconde possibilité pour en sortir est la déportation, c'est ce que vit Denise Jacob. Elle passe par Romainville, Neue-Brême, pour arriver à Ravensbrück le 26 juillet 1944 sous le nom de Denise Jacquier, et devient le numéro 46889. Il est important de rappeler qu'elle y est déportée



Archives Départementales du Rhône, dossier 301 J 1866

en tant que résistante. Il ne fallait en aucun cas révéler qu'elle était juive, ce qui aurait pu lui coûter la vie. Ravensbrück est un camp de concentration au nord de Berlin. Il est, en général, réservé aux femmes. On y retrouve des détenues raciales ou politiques, de nationalités différentes : françaises, polonaises, russes, allemandes, etc. Les femmes sont généralement envoyées dans les usines d'armements ou dans les mines de sel afin d'y travailler. Au camp, les conditions de vie sont difficiles ; elles doivent par exemple rester debout de longues heures durant l'appel, mais surtout, les femmes affrontent la mort de bon nombre de leurs camarades trop affaiblies pour survivre. Le plus grand soutien de Denise Jacob pendant la déportation est une femme, Frédérique, qu'elle rencontre à Romainville, en réalité prénommée Raymonde Thibouville. Elles parviennent à trouver des formes de résistances au sein du camp, des échappatoires. Denise Jacob fabrique des petits carnets, dont un pour Violette Maurice, où elle réécrit des vers qu'elle avait appris par cœur. Elle brode dessus « La victoire en chantant », ou « La vie est belle, belle toujours ». L'entraide est très présente entre les françaises du camp, c'est pourquoi les plus fortes d'entre elles essaient de venir en aide aux plus faibles en les remplaçant à certaines des tâches les plus dures. Denise Jacob, par exemple, portait de lourds bidons remplis de café le matin, à la place d'autres détenues. Elle explique qu'elle se levait tous les matins en devant choisir qui elle allait aider à survivre. Enfin, le 2 mars 1945, elle fait partie d'un convoi NN (qui vient de l'allemand *Nacht und Nebel*, qui signifie Nuit et brouillard) pour Mauthausen. Les déportés NN étaient destinés à disparaître sans laisser de trace. Denise Jacob et son groupe de sept amies sont envoyées sur les rails pour enlever les débris mais elles sont séparées en deux groupes. Des bombardements des Alliés débutent, une fois ces derniers terminés, elles apprennent que des femmes travaillant dans la forêt ont été touchées, dont leurs amies et Frédérique : les Alliés pensaient qu'il s'agissait de troupes allemandes. Libérée le 23 avril 1945 par la Croix Rouge, Denise Jacob rentre en France avec l'objectif de faire vivre, toujours, la mémoire de ses amies disparues si proches de la liberté. Annoncer aux familles qu'elles n'ont pas survécu est un déchirement, Denise Jacob dira même : « Il a fallu vivre.

Pardonnez-nous<sup>27</sup> ». Le retour en France est d'autant plus compliqué qu'elle est la première rentrée et ne sait pas si sa famille est en vie. En effet, sa mère et sa sœur, Simone et Milou Jacob, ont été déportées à Auschwitz, puis à Bergen-Belsen où sa mère est morte du typhus. Elles ne sauront jamais ce que sont devenus leur père et leur frère déportés comme juifs en Lituanie, ce qui est le cas d'autres familles, pour qui le mystère n'est toujours pas élucidé, malgré de nombreuses recherches.



*Archives Départementales du Rhône, dossier 301 J 1866*

### *La difficile reconnaissance des femmes résistantes*

#### **La réadaptation au retour des camps**

La reconstruction des femmes après la guerre s'avère compliquée. L'exemple de Denise Jacob témoigne de la vie des femmes résistantes après la Seconde Guerre mondiale. Entre 1945 et 1947, s'ouvre une période de première reconstruction, très difficile. Denise Jacob exprime la difficulté pour elle de parler de cette période lors de son témoignage pour le CHRD. En effet, elle doit faire face à la perte de ses proches. Il faut se réhabituer à la vie et à la société, se reconstruire. Elle commence une formation d'assistante sociale à Paris en habitant chez son oncle. Mais son statut d'ancienne résistante s'avère difficile à porter. Un jour, fatiguée, son corps épuisé, Denise Jacob réclame de s'asseoir mais, si on lui apporte une chaise, elle est humiliée par son professeur. En 1947, elle se rend au siège de *Franc-Tireur* à Londres, où elle est reçue par celui qui deviendra son époux, Alain Vernay. Ce retour est d'autant plus difficile

---

<sup>27</sup> Archives départementales du Rhône, 301 J 1866

que sa sœur Milou meurt d'un accident de voiture en 1952 avec son fils. Les périodes de déportation et d'après-guerre semblent être abordées par Denise avec une grande pudeur, que traduisent les dialogues de Denise Jacob avec sa sœur Simone Veil<sup>28</sup>. Elle met un point d'honneur à différencier la déportation en tant que résistante et la déportation liée à la Shoah qu'ont vécue ses sœurs : les deux sœurs, même si elles ont vécu l'épreuve de la Déportation, n'ont pas vécu la même expérience, qui est différente selon la raison de la déportation.

Cependant, même si elle était peu à l'aise face aux reconnaissances, son statut de résistante est récompensé et reconnu, ce qui est assez rare concernant les femmes. Ainsi, en juillet 1946, elle est décorée de la médaille de la Résistance avec rosette. Le 24 avril 1965, à l'occasion du vingtième anniversaire de la libération des camps, Denise Jacob a été désignée pour porter la flamme de la tombe du soldat inconnu jusqu'au Mémorial des martyrs de la Déportation. Elle est élevée au titre de commandeur de la légion d'honneur, obtient la grand-croix de l'ordre national du Mérite, la croix de guerre de 1939-1945 dont voici un extrait des motifs de la proposition : « Elle fut d'un héroïsme digne du plus grand respect ». Pourtant, malgré ces récompenses, elle reste assez effacée, en retrait. Elle est moins mise en lumière que sa sœur Simone Veil, qui sera notamment présidente de la Fondation pour la mémoire de la Shoah. C'est une travailleuse de l'ombre que vient illustrer sa collaboration avec Germaine Tillion, qu'elle a connue à Ravensbrück, qui publie en 1965 *Les Françaises à Ravensbrück*, où de nombreuses résistantes, dont Denise Jacob, témoignent de la vie au camp, et de la difficulté de se réadapter à la société.

### **La sous-représentation de la Résistance des femmes**

Après la guerre, lorsque les combattants clandestins ayant, entre autres, survécu à leur déportation/emprisonnement, furent amenés à légaliser leur action pour obtenir un titre officiel, symbole d'une reconnaissance, les femmes, qui estimaient plus que les hommes avoir simplement fait leur devoir, furent moins nombreuses à se déclarer et constituer un dossier d'attribution. Cela a entraîné une faible reconnaissance institutionnelle<sup>29</sup> puisque seulement six femmes sont « Compagnes » de la Libération sur 1059, et elles ne sont que 10% parmi les médaillés de la Résistance. C'est en cela que l'exemple de Denise Jacob est intéressant car il met en avant une des rares femmes médaillées. Elle obtient, malgré son retrait et son

---

<sup>28</sup> David Teboul, *Simone Veil. À l'Aube de Birkenau*, Paris, Éditions les Arènes, 2019 et *Simone Veil, une histoire française*, film de David Teboul, 2020.

<sup>29</sup> Sylvie Chaperon, art. cité.

effacement, une reconnaissance qui manque à tant d'autres femmes. Cette faible proportion peut s'expliquer, selon Sylvie Chaperon, par la définition de la Résistance qui s'est constituée après la Seconde Guerre mondiale : il faut appartenir à un réseau de Résistance et produire des faits d'armes, c'est-à-dire, une conception assez militaire. Or, comme déjà indiqué, les femmes se sont démarquées par une action plus discrète, moins militaire, mais des actions de transfert ou de recueil d'informations, ou encore d'acheminement du matériel de guerre.

Cependant, la faible proportion des femmes est présente bien au-delà de cette absence de reconnaissance institutionnelle, elle va jusque dans la mémoire et dans l'étude de l'histoire et des archives. Si de

nombreuses informations concernant Daisy Martin et Denise Jacob sont présentes, notamment au travers d'archives, de nombreuses histoires de femmes sont passées sous silence, que ce soit parce que le non-retour des camps n'a pas été perçu, ou parce qu'il n'a pas été étudié. En effet, aux archives, en général, les dossiers des femmes sont moins étudiés, puisqu'ils comprennent moins d'informations, comme en témoignent les archives de l'Association des Rescapés de Montluc, qui manquent de données pour reconstituer le parcours des femmes. Cela tient aussi à une tendance à négliger cette histoire-là : le documentaire de Monique Fillot « Un mur gravé de mémoire(s) », qui porte sur le massacre de Saint-Genis-Laval du 20 août 1940 dans lequel Daisy Martin a été exécutée, ne parle que très peu des femmes qui y ont trouvé la mort et dont on connaît l'identité. Daisy Martin n'y est pas mentionnée : les recherches tendent à effacer les femmes. Il faut malgré tout noter un infléchissement dans les recherches, en accord avec le développement historiographique : au tournant des années 2000, les objets de l'histoire ont évolué et les historiens ont davantage tendance à se pencher sur une autre histoire, ici, la Résistance du quotidien, une Résistance vue d'en bas, et par conséquent, celle des femmes.



*Des femmes en résistance, 1939-1945, Marie Rameau*

### **Le droit des femmes à la mémoire**

Les résistantes ont davantage tenté de lutter contre l'oubli plus que contre cette représentation faussée de la Résistance qui mène à une certaine sous-représentation des femmes reconnues. Alors, elles ont beaucoup écrit et de nombreux récits paraissent à la Libération mais passent souvent en arrière-plan et sont alors peu étudiés par les historiens. Cette lutte contre l'oubli passe aussi par l'entretien de la mémoire des victimes de la guerre. Ainsi, Denise Jacob est très

impliquée dans l'ambition mémorielle qui marque la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Elle est aux côtés de Germaine Tillion dans la Fondation pour la mémoire de la déportation. En outre, elle participe à la création d'enregistrements de témoignages audios, notamment par la création du CD-ROM *Mémoires de la déportation*, pour aider le travail des historiens mais aussi pour permettre la transmission de cette mémoire et la faire durer. Les témoignages sont ainsi selon elle : « la possibilité à la fois de rendre hommage à tous ceux qui nous ont quittés et faire comprendre à la jeunesse ce qu'a coûté la reconquête de la liberté<sup>30</sup> ». Cette lutte contre l'oubli passe aussi par la transmission : Denise Jacob a tenu à raconter son histoire à ses enfants<sup>31</sup>. Laurent Vernay a également constitué un livre, travail commencé avec sa mère Denise Jacob, qui retrace l'histoire de leur famille. David Teboul prépare également un documentaire qui retrace l'histoire des trois sœurs : cela montre l'émergence d'une nouvelle forme de transmission. Le non-retour de certaines résistantes compromet néanmoins la transmission de leur mémoire : sans personne pour la raconter, elle risque de s'éteindre. C'est pourquoi le rôle des descendants de ces femmes est extrêmement important. Si beaucoup d'entre elles étaient jeunes, célibataires et sans enfant au moment de leur engagement dans la Résistance, certaines ont tout de même des membres de leur famille, des descendants parfois moins directs, qui s'attèlent, pour certains encore aujourd'hui, à raconter leur histoire pour ainsi faire vivre leur mémoire. C'est le cas de Daisy Martin, dont le neveu Bruno Permezel, ancien président de l'Association des Rescapés de la prison de Montluc, a écrit un livre : *Le major général Martin et sa famille : mémoire d'une lignée lyonnaise, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, paru en 2000 et retraçant son histoire familiale sur plusieurs générations. C'est aussi l'objectif de cette association, qui cherche à retracer le parcours de ces internés oubliés, notamment par le biais de diverses archives, afin de faire vivre leur histoire.

En outre, une autre façon existe de rendre hommage aux femmes résistantes de la Seconde Guerre mondiale : les lieux de commémoration. On pense notamment à l'esplanade « Denise Vernay née Jacob » située rue Moncey dans le 3<sup>e</sup> arrondissement de Lyon. Une allée a aussi été inaugurée à son nom le 10 octobre 2018 à Paris, près du Panthéon<sup>32</sup>. Dans le cas de Daisy Martin, divers lieux portent son nom : un square dans le 3<sup>e</sup> arrondissement de Lyon, un collège ainsi qu'une rue à Irigny et une rue à Roanne. Une plaque à sa mémoire figure également au mémorial du massacre du fort de Côte-Lorette. Pour Denise Jacob et Daisy Martin, toutes deux

---

<sup>30</sup> Archives départementales du Rhône, 301 J 1866.

<sup>31</sup> Témoignage de Laurent Vernay.

<sup>32</sup> Archives départementales du Rhône, 301 J 1866.

ont une plaque commémorative à la prison Montluc : celle de Denise Jacob a été installée en 2018, dans la cellule 132 de Montluc, aux côtés de celle de Mila Racine qui était son amie pendant la déportation.

Ainsi, le parallèle entre le parcours de ces deux résistantes met en relief la place et le rôle des femmes en Résistance et, surtout, montre que plusieurs manières de résister existaient. Ces deux femmes font partie des rares reconnues ; l'une pour avoir témoigné ; l'autre pour faire partie des victimes identifiées du massacre de Saint-Genis-Laval. Il est cependant important de souligner que, contrairement à elles, des milliers d'autres femmes sont restées dans l'oubli, négligées, dont il n'existe que peu de traces de leur combat. Entre autres, les récits de femmes qui paraissent à la Libération sont encore trop peu étudiés par les historiens. L'historiographie française est donc encore pauvre. La question est alors de savoir comment historiciser la participation des femmes à la Résistance, puisque leur invisibilité rend cette étude compliquée. La sous-représentation des femmes dans les recherches peut être en partie expliquée par la difficulté pour elles d'entrer en Résistance puisqu'elles n'étaient pas toujours acceptées. Elles semblent être davantage discrètes, comme pour Denise Jacob, très humble, qui ne voulait pas obtenir de décoration, allant même jusqu'à dire, concernant ses actions durant la guerre : « Mais vous auriez fait la même chose<sup>33</sup> ».

---

<sup>33</sup> Archives départementales du Rhône, 301 J 1866.

## SOURCES

### Archives

Archives départementales du Rhône, 301 J 234.

Archives départementales du Rhône, 301 J 1866

CHRD, témoignage Denise Vernay

« Daisy Georges-Martin (1898-1944). L'engagée », Exposition itinérante, Conception ville d'Irigny, 2019, [https://irigny.fr/IMG/pdf/brochure\\_expo\\_dgm\\_-\\_septembre19\\_validem.pdf](https://irigny.fr/IMG/pdf/brochure_expo_dgm_-_septembre19_validem.pdf)

### Sources orales :

MOREL-JANIN Chantal, secrétaire de l'Association des Rescapés de Montluc, entretien

TEBOUL, David, entretien

VERNAY, Laurent (fils de Denise Vernay), entretiens

## BIBLIOGRAPHIE

BARLERIN, Delphine, *Les femmes dans la Résistance à Lyon : 1940-1944*, mémoire de DEA sous la direction de Laurent Douzou, Université Lumière-Lyon 2, 1998.

BOYER, Patricia, *Les formes de résistance féminine à Lyon*, thèse de doctorat sous la direction de Françoise Thébaud, Université LumièreLyon 2, 1995.

BRIVE, Marie-France, « Les résistantes et la Résistance », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n°1, p. 57-66, <https://www-jstor-org.ezscd.univ-lyon3.fr/journal/cli>

CHAPERON, Sylvie, « Les récompenses des résistantes », dans Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *1939-1945 : Combats de femmes*, Paris, Éditions Autrement, 2001, p. 169-185.

COLLINS WEITZ, Margaret, *Les combattantes de l'ombre, histoire des femmes dans la Résistance, 1940 – 1945*, Paris, Albin Michel, 1997.

COSTE, Yoann, *Les interactions sociales au sein de la prison militaire de Montluc, 1939-1944*, thèse, Université Lumière-Lyon 2, sous la direction de Isabelle Von Buelzingsloewen, 2013.

DE MEAUX, Antoine, *Miarka*, Paris, Phebus, 2020.

DORÉ-RIVE, Isabelle, *Une ville dans la guerre, Lyon 1939-1945*, Lyon, collection du CHRD, 2012.

FAISSE, G., « Postface : la facture de l'histoire des femmes », dans Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *1939-1945 : Combats de femmes*, Paris, Autrement, 2001, p. 221-227.

FRANCOS, Ania, *Il était des femmes dans la Résistance*, Paris, Stock, 1978.

Maurice, Violette, *Les murs éclatés*, Paris, Éditions Actes graphiques, 2001.

MISSIKA, Dominique, *Les Inséparables*, Paris, éd. Seuil, 2018

MORIN-ROTUREAU, Évelyne (dir.), *1939-1945 : combats de femmes. Françaises et Allemandes, les oubliées de l'histoire*, Paris, Éditions Autrement, 2001.

PERMEZEL, Bruno, *Le major général Martin et sa famille : mémoire d'une lignée lyonnaise, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Coédition BGA Permezel, 2000.

PERMEZEL, Bruno, *Montluc, antichambre de l'inconnu : 1942-1944*, Lyon, Coédition BGA Permezel, 1999.

POIDATZ-MORMAND, Germaine, *La vie et la mort de Daisy Georges-Martin, martyre de la Résistance*, Paris, Éditions Spes, 1946.

RAMEAU, M., *Des femmes en résistance, 1939-1945*, Paris, Éditions Autrement, 2008.

RUBY, Marcel, *La résistance à Lyon au cours de la deuxième Guerre Mondiale : 19 juin 1940-3 septembre 1944*, Lyon, Éditions l'Hermès, 1979.

TEBOUL, David, *Simone Veil, une histoire française*, 2004, France, Film Documentaire, 52 minutes.

Teboul, David, *Simone Veil. À l'Aube de Birkenau*, Paris, Éditions Les Arènes, 2019.

TERROINE, Emile-Florent, *Dans les geôles de la Gestapo : souvenirs de la prison de Montluc*, Lyon, Éditions de La Guillotière, 1944.

THALMANN, Rita, « L'oubli des femmes dans l'historiographie de la Résistance », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n°1, p. 21-35, <https://www-jstor-org.ezscd.univ-lyon3.fr/journal/clio>

THEBAUD, Françoise (dir), « Résistances et Libérations », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n°1, <https://journals.openedition.org/clio/512>

THEBAUT, Françoise, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007.

TOULOUSE-LAUTREC, Béatrix, *J'ai eu 20 ans à Ravensbrück*, Paris, Éditions Perrin, 1999

*Un mur gravé de mémoire(s) : le massacre du 20 août 1944 à Saint-Genis-Laval*, Monique Fillot & Anja Unger, France, jeudi 10 février 2022, projection-conférence, 63 minutes.

VEIL, Simone, *Une vie*, Paris, Stock, 2007.

VEILLON, D., « Les femmes dans la guerre : anonymes et résistantes », dans Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *1939-1945 : Combats de femmes. Françaises et Allemandes, les oubliées de l'histoire*, Paris, Éditions Autrement, 2001, p. 64-81.

VIEILLARD, Claire, *Montluc : la prison allemande de Lyon, novembre 1942 – août 1944*, mémoire sous la direction de Laurent Douzou, Université Lumière-Lyon 2, 2002.

VON BUELTZINGSLOEWEN Isabelle, DOUZOU Laurent, JOLY Hervé, DURAND Jean-Dominique, SOLCHANY Jean, *Lyon dans la Seconde Guerre Mondiale : villes et métropoles à l'épreuve du conflit*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.